(PERATURE

13 novembre 1900.

Thermomètre de E. A. L. Claudel, Opticiens, de 14 Rue de Chartres, Carondelet et Bienville.

		Fahrenheit	Centigrade
7 h	matin	46	8
		56	14
	1	60	16
6	4	58	14

LE PRETENDU TRIOMPHE

—DU—

REPUBLICANISME.

Nous marchons, depuis huit jours, de surprise en surprise, d'étonnements en étonnements. Rappelons nous l'état des esprits, à la veille des élections. Tout faisait présager une victoire pour la démocratie. Le républicanisme était sur la défensive. Le terrain semblait fuir sous ses pas; il se raccrochait à toutes les branches pour ne pas sombrer. C'en était fait de lui, clamait on de toutes parts.

Arrive l'heure du scrutin et tout change de face. Ceux là même à qui leur intérêt le plus évident et le souci de leur dignité d'hommes et de citoyens ordonnaient de le renverser, se font ses appuis, ses défenseurs, et la démocratie trouve la défaite là où elle croyait remporter la victoire. C'était un cruel désappointement pour les vaincus; ils n'avaient plus qu'à courber la tête et à se soumettre au vainqueur; le parti démocrate était perdu, sinon à tout jamais, au moins pour longtemps.

Mais au moment même où tout espoir paraissait perdu, où l'on se croyait presque forcé d'abandonner la lutte, voilà qu'un cri part du Nord, du coin même du parti vainqueur, et que certains journaux qui passent pour être les organes les plus ardents du républicanisme, protestent presque contre cette victoire, et déplorent hautement que le vote d'il y a huit jours ne ressemble pas du tout à une approbation de la politique suivie jusqu'ici par l'administration de Washington. Ce n'est que comme pis aller, disent-ils, que le corps électoral a voté pour McKinley et son entourage. La majorité hésitait entre les deux tickets. Elle a opté pour celui des républicains parce que ces derniers étaient au pouvoir, tandis qu'avec les démocrates on ne l'avait dans l'inconnu. Où sont les organes du républicanisme de Boston, de Philadelphie, de New York qui parlent ainsi.

Ils vont plus loin encore. Au lieu d'applaudissements et de hurrahs, ce sont des conseils graves qu'ils adressent au gouvernement; ce sont des avertissements sévères qu'ils lui donnent et que nous lui conseillons de suivre, au risque de se démoraliser lui même, s'il ne veut pas sombrer bientôt de la plus misérable façon. Il est monté au capitole. Qu'il se souvienne du voisinage terrible de la Roche Tarpéienne.

"Vous avez promis au peuple souverain quatre années de plus d'une brillante prospérité matérielle, et pour nous servir de la troisième expression de votre maître, Mark Hanna, quatre années de bons et copieux dîners (full dinner pails).

Etes vous bien sûrs de pouvoir tenir votre promesse? Votre prospérité n'est-elle pas factice? A qui la devez-vous, sinon au Trust, qui vous enveloppe dans ses plis et replis tortueux, dans ses terribles tentacules? Il ne travaille ni pour vous, ni pour les populations qui vous ont confié le soin de leur bien-être—le Trust. Il ne travaille que pour lui. Malheur à vous si vous vous trouvez sur son chemin; il vous broiera sous ses roues comme il en a déjà broyé bien d'autres.

Rien n'égale Pandaeus avec la quelle M. Hanna a nié l'existence des Trusts. Les Trusts! ils sont comme la lumière du soleil en pleine canicule; ils nous aveuglent et nous écrasent. Il ne s'agit plus, à l'heure qu'il est, de savoir qui nous gouvernera, nous fera la loi. C'est le Trust qui est le maître et qui domine le monde politique comme le monde économique; comme il est sans âme et sans entrailles, il sera sans pitié pour qui osera traverser ses desseins."

Voilà d'après certains journaux du Nord où en est le triomphe du Républicanisme.

Tout cela ne fait ni grand honneur à lui, ni à la population qui l'a élevé sur le pavois.

LE MARI

De la Reine.

Le prochain mariage de la jeune reine des Pays-Bas soulève de graves questions constitutionnelles. C'est une position, sinon précisément anormale, du moins exceptionnelle, que celle d'une femme investie, de son propre droit et en personne, de la souveraineté.

Nos sociétés modernes, à tort ou à raison, sont fondées sur l'inégalité politique des sexes. Sauf dans quelques Etats de la grande République américaine et dans la Nouvelle-Zélande les femmes son exclues du droit de vote, c'est-à-dire de toute participation individuelle à l'exercice de la souveraineté.

Il y a donc quelque chose de paradoxal à voir à la tête d'Etats fondés sur le droit masculin au sommet de sociétés où le sexe fort s'est approprié le monopole du pouvoir politique, une femme régner. Ce n'est pas là, il faut le dire, une anticipation d'un avenir d'égalité, c'est la survivance du passé féodal dans lequel, grâce à l'indestructible supériorité de race et de naissance contre laquelle ne pouvait prévaloir la disqualification du sexe, la seigneurie et la suzeraineté pouvaient apportenir à des femmes.

L'Angleterre, pour ne parler que d'elle, a vu quatre reines en leur propre droit avant Victoria: Marie Tudor, Elisabeth, Marie, femme de Guillaume III, et Anne. Ces souveraines tranchèrent, chacune selon son tempérament, la question délicate de leur position et de leurs rapports conjugaux.

Marie Tudor mit aux pieds de son indifférent époux, de ce Philippe II qui devait accumuler sur sa tête la moitié des couronnes de son père Charles-Quint, son royaume et son sceptre comme son amour.

Elisabeth aimait trop le pouvoir pour le partager. Son règne presque entier fut employé à nécgocier, même à l'âge où cela était ridicule, et pour nous servir de la troisième expression de votre maître, Mark Hanna, quatre années de bons et copieux dîners (full dinner pails).

"Vous vous êtes unis pour le plaire à son ambitieux époux, Guillaume d'Orange, et elle aurait pris l'initiative de l'arrangement qui le lui donna pour associé et pour égal dans sa souveraineté, quand bien même les circonstances de la révolution et l'irréfrénable volonté de ce prince ne l'eussent pas exigé.

Anne, sa sœur, était mariée à un épais butor, le prince Georges de Danemark, qui se contenta, et pour cause, de végéter au second rang à côté de sa femme.

Quand la jeune Victoria, montée sur le trône à dix huit ans, eut, à vingt deux ans, demandé en mariage elle-même un cousin un peu plus jeune qu'elle, le prince Albert de Saxe-Coburg et Gotha, l'opinion anglaise se préoccupa fort du rôle que jouerait cet étranger. Il est à croire que la tendresse passionnée de la reine pour un prince dont elle admirait également la personne physique, les qualités morales, la culture intellectuelle et les talents, l'aurait facilement induite, sinon à associer son mari à une autorité dont elle était jalouse, du moins à lui conférer un rang royal.

Ce fut l'étude des hommes d'Etat de l'Angleterre de prévenir toute imprudence de ce genre. Le prince Albert lui même leur facilita la tâche par sa sagesse. Sûr du cœur de sa femme, il se contenta du titre modeste de prince-consort.

S'il eut des velléités d'ambition, il rêva de devenir un commandant en chef après Wellington; s'il fuit par exercer sur les affaires publiques l'influence d'un conseiller permanent de la couronne, il sut, en apparence, s'accomoder des fonctions sans éclat de secrétaire privé ou de chef du cabinet de la reine.

Dans la péninsule ibérique, on trancha un peu différemment la même question. Qu'il s'agit de Maria de Portugal et de son mari, Ferdinand de Saxe-Cobourg, ou d'Isabelle d'Espagne et de son cousin et mari, François de Bourbon, le titre de roi fut conféré aux conjoints de ces deux reines, avec tout le protocole, mais aucune des prérogatives substantielles de la majesté royale.

Lequel de ces précédents suivra la reine Wilhelmine des Pays-Bas? S'inspirera-t-elle de l'exemple de Victoria et se bornera-t-elle à donner un grand-duc Henri de Mecklembourg-Schwerin le nom de prince consort? Prendra-t-elle pour modèle Maria de Bragance ou Isabelle de Bourbon, et flattera-t-elle la vanité ou l'ambition de son époux en lui conférant un creux et vain titre de roi?

Assurément être roi par grâce de sa femme, être un roi à la suite, n'avoir que les dehors, les pompes, les ennuis aussi de la majesté sans une seule des prérogatives de la souveraineté, il n'y a pas là de quoi échauffer de bien vives convoitises.

On n'en conçoit pas moins très bien l'espèce d'anxiété avec laquelle le bon peuple néerlandais, si loyaliste envers la maison d'Orange et ses glorieux souvenirs, si épris de sa petite reine qui met un charme de jeunesse et de grâce dans la grise et terne politique, envisage cette question. Déjà il ne laisse pas d'être désagréable, pour ne pas dire douloureux, aux plus fidèles sujets de Wilhelmine de songer qu'un étranger, qu'un Allemand, fort des droits du mari, plus fort encore du pouvoir de l'amour va régner sur le cœur de celle qui règne sur la Hollande.

En tout cas le peuple espère qu'on réduira cet inconvénient au strict minimum et que, conformément à l'exemple du prince Albert, le prince consort Henri ne sortira jamais de la coulisse.

La Guerre de Chine mise en roman.

La guerre de Chine a déjà une littérature. On lit communément, en Allemagne, ces romans populaires, par fascicules, qu'on se passe et qui s'appellent "kolportage roman". Il vient d'en paraître quatre, dont voici les titres:

1. *Les Sombres Secrets du palais impérial ou les Murs des morts à Péking*, roman sensationnel actuel, par le docteur Arnold. 100 fascicules.

2. *Etrire, la fiancée chinoise, ou le Ciel et l'Enfer en Chine*, événements récents décrits d'après les confidences d'un jeune missionnaire, par E. Bender. 100 fascicules.

3. *Le Prince Tuan, le mystérieux empereur de Chine ou l'Empoisonneuse de Péking*, aventures d'une jeune Allemande, roman sensationnel sino Allemand, par sir John Stanley. 100 fascicules.

4. *La Fiancée du matelot ou les Assassins chinois*, par le capitaine Rheinhardt.

Le premier de ces romans s'inspire du programme politique de l'empereur, et il le cite. Il décrit des crimes, des orgies, des martyres. Le second se recommande des avantages suivants: "Poison, poignard, conjuration, et le des Dragons (terrible) créatures effroyables, femmes d'une beauté enchanteresse." Il y a dans tous une belle créature innocente et persécutée: telle la pauvre Elvire, sur qui s'acharnent l'impératrice, l'empereur et le prince Tuan! "Jamais cœur de femme, dit le prospectus, n'a supporté de tels tourments." Le dernier roman est spécialement utile pour connaître les mœurs chinoises. Un jeune matelot est remarqué par une princesse nommée Liu, et, après d'héroïques combats où chacun de ses coups n'abat pas moins de deux gigantesques Chinois, il est emmené prisonnier dans le jardin enchanté de la princesse. "Jeune homme, lui dit-elle, épouses-moi, votre bonheur est fait, et vous êtes le premier de ce pays." Il refuse, le malheureux! Il a une fiancée, la baronnesse Elisabeth, qui, bien qu'elle soit de hautes naissance, ne veut rien de plus qu'épouser un matelot. "Jeune homme, reprend Liu, je vous ordonne de m'épouser, ou Elisabeth sera enterrée vive." — "Malheureuse!" s'écrie le matelot.... Le fascicule s'arrête là. Espérons que le suivant paraîtra bientôt. Car il faut bien instruire le peuple.

Nouvelles Expériences de Chemins de Fer.

La Compagnie des chemins de fer du Nord vient de faire, entre Paris et Calais, des expériences sur un train spécialement composé de voitures à boggies, auquel était attelée une machine nouvelle d'une puissance telle que le trajet effectué jusqu'à ce jour par les meilleurs rapides en trois heures et demie, a été accompli en trois heures.

Les expériences portaient aussi sur un nouveau système de frein dont cette machine est munie, frein qui théoriquement permettrait d'arrêter presque instantanément, sans aucune secousse pour les voyageurs, un train lancé à la vitesse extraordinaire de cent kilomètres à l'heure.

Ces expériences ont, assure-t-on, parfaitement réussi.

Abita, Abita, Abita,
Que de trésors de santé cette Eau contient

LE GAGNANT DU GROS LOT

Le lot de 500,000 francs du dernier tirage des Bons de l'Exposition a été gagné, nous l'avons dit, par un ancien épicier de Chartres, M. Chasles Leroy.

Le bon qui lui vaut cette bonne aubaine était le seul qu'il possédât; il l'avait acheté, en 1896, dans un établissement de crédit de la ville.

Rentrant dernièrement bredouille de la chasse, il trouva toute sa famille en proie à une émotion bien concevable: on avait lu les journaux pendant son absence.

La fortune semble affectionner tout particulièrement la maison de M. Chasles-Leroy: en effet, en avril dernier, M. Réhault, son locataire, contrôleur d'armes au train des équipages, avait gagné 200,000 francs au tirage de la Ville de Paris, emprunt 1869.

On raconte que ce même No 2530 de la 16e série avait été refusé par un négociant chartrain quelques instants avant qu'on le vendît à M. Chasles Leroy. Il ne voulait pas d'un nombre contenant un zéro.

Dramatique aventure.

On apprend que le major de volontaires américain Charles Rockefeller, dont on avait annoncé la disparition, aurait déserté dans des circonstances dramatiques qui tiennent du roman et se serait réfugié au Honduras.

En 1872, se trouvant à Hong-Kong, l'officier américain avait eu son jeune fils, âgé de trois ans, enlevé par sa nourrice chinoise et il n'en avait pu retrouver la trace, malgré toutes ses recherches.

Récemment, au cours des opérations dans l'île de Luçon, le major Rockefeller tua un jeune officier blanc qui commandait une troupe d'insurgés philippins. Sur le cadavre, il trouva des papiers au nom de Paul Stanhope de Hong-Kong et son journal écrit en anglais.

Par un bizarre concours de circonstances, le major Rockefeller apprit du consul américain de Hong Kong que Paul Stanhope était le fils adoptif d'un commerçant anglais de cette ville. Auparavant il s'appelait Paul Yen et avait été placé sous ce nom dans un collège de Jésuites par une femme chinoise. Or, la nourrice de l'enfant enlevé à M. Rockefeller s'appelait Yen et le major, ne doutant plus qu'il avait tué son propre fils, aurait, ou de désespoir, abandonné son régiment.

SPORTMAN ET HOMME D'ETAT.

Lord Rosebery vient de vendre son écurie de courses, et aussitôt tout le monde en conclut que le noble lord s'apprête à rentrer dans la politique. A première vue, on ne saisit pas bien le rapport, et il semblerait même que la fréquentation des chevaux dût être une préparation tout indiquée à la politique, qui est l'art de faire courir les hommes. La vie parlementaire comporte, d'autre part, un langage et des mœurs qui, bien souvent, ne seraient pas déplacés dans une écurie.

Il n'y a donc pas, vraiment, d'incompatibilité entre ces deux genres de sport. Il arrive même que l'un complète l'autre, et lord Rosebery, tout le premier, en a fait l'expérience. Au temps où il était premier ministre, l'opposition lui rendait la vie très difficile, et chaque jour sa chute paraissait imminente. Sur ces entrefaites, sont, c'est vrai, vint à gagner le Derby, et cet événement, qui n'avait pourtant rien de parlementaire, lui ramena les bonnes grâces de la majorité.

Il y a donc, de la part de l'éminent homme d'Etat, quelque ingratitude à se défaire de son écurie. Sans compter qu'il est bien rare qu'on trouve dans le commerce des hommes, surtout des hommes politiques, les mêmes satisfactions que dans celui des bêtes. Les chevaux, même de pur sang, sont en somme des animaux domestiques. Ils peuvent être parfois difficiles à vivre, mais il n'y a pas d'exemple qu'ils aient décrié celui qui les conduit. Les parlementaires sont généralement plus sévères. Il leur arrive de ne faire qu'une bouchée de leurs dompteurs, et lord Rosebery s'aperçoira peut-être un jour qu'il a été mal inspiré en troquant son écurie contre une ménagerie.....

LE FANATISME MUSICAL.

Très peu connu hors de l'Allemagne, le compositeur Allemand Zelter n'en est pas moins une des figures les plus originales du commencement de ce siècle. Après avoir débuté comme apprenti maçon, comme simple gâcheur de plâtre, il était devenu entrepreneur et architecte; puis, sa fortune faite, s'était adonné sur le tard à la musique avec une véritable ferveur. Ami intime avec Goethe, il écrivit de nombreuses mélodies sur des vers du poète, composa quelques œuvres de plus grande importance et eut même des élèves, dont le plus illustre fut Mendelssohn.

Il entretint avec Goethe une copieuse correspondance où l'on trouve beaucoup d'anecdotes sur la vie berlinoise, entre autres celle-ci: "Dans mon enfance, habitait à Berlin un musicien du nom de Kirnberger; il avait pour Sébastien Bach une admiration qui tenait du fanatisme; le portrait du célèbre musicien occupait dans son cabinet une place d'honneur, entre les deux fenêtres, au-dessus de son piano. Un riche marchand de toile de Leipzig vint un jour à Berlin et lui rendit visite. Kirnberger l'avait connu jadis et se souvenait de l'avoir vu souvent passer en chantant devant la maison de son père, mêlé aux autres choristes de la *Thomas Schule*. A peine assis dans le cabinet de Kirnberger, le marchand de Leipzig aperçut le tableau: "Ah! ah! dit-il, vous avez le portrait de notre vieux *cantor*; nous aussi, nous l'avons, à la *Thomas Schule*. Quel lourdaud ce devait être! Croiriez-vous que ce croque-notes a eu l'plomb de se faire peindre avec un pourpoint de velle? Le marchand de toile n'en dit pas davantage. Kirnberger, pâle de colère, avait bondi de sa chaise et, saisissant au collet le bourgeois effaré: "A la porte! criait-il, les yeux hors de la tête, à la porte, chien, avec les chiens!" A moitié mort de peur, le marchand de toile réussit pourtant à se dégager; il rassemblia sa canne et son chapeau, gagna la porte sans perdre une seconde et s'enfuit dans la rue. Le Philistin parti, Kirnberger monta sur une chaise et jeta sur le portrait une draperie qu'il ne retira plus. Quand un visiteur lui demandait ce qu'il y avait sous ce voile: "Quelque chose," répondait-il, et il détournait l'entretien. Kirnberger mourut fou, et la légende prétend que l'insulte faite à son maître par le bourgeois de Leipzig fut l'événement qui commença de déranger sa raison."

LA BALLE ROUND-LAP EST UNE CONCURRENTE.

Voilà pourquoi ceux qui sont intéressés dans les presses, les sacs & emballage et les liens s'y opposent

M. S. E. Watson, un marchand et planteur de Watson, Texas, dans une lettre au sénateur James K. Jones, d'Arkansas, président du comité national démocratique, dit: "La balle ronde pressée au lieu d'être au syndicat est tout l'opposé. Elle fait concurrence au syndicat d'emballage et au syndicat des presses. Ils la combattent tous. Le syndicat des toiles d'emballage a élevé le prix des sacs et des liens à vingt cents par balle cette année. Les fermiers favoriseront tous la balle ronde, premièrement, parce qu'elle leur sauvera cinquante sous par balle du prix des presses, et secondement, elle leur économisera une piastre par balle pour les sacs et liens du syndicat d'emballage."

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT."

Ces deux joyeux compères que l'on nomme Ward et Vokes s'en donnent à cœur joie dans la pièce intitulée "The Five Walkers". On s'amuse ferme au Crescent. Aussi la foule y est-elle énorme.

THEATRE TULANE

Les "Rounders" viennent de commencer une brillante semaine au Tulane. C'est, du reste, une pièce fort comique, fort populaire. Seulement il lui faut être interprétée par des acteurs d'un réel mérite.

Sous ce rapport la troupe du Tulane ne laisse rien à désirer. Aussi le succès est-il très vif, et il sera durable.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Baldwin-Melville qui a déjà tant de succès à son actif vient d'en remporter un qui ne le cède en rien à ceux qu'elle a obtenus jusqu'ici. "The Silver King", amuse la foule pour deux grandes raisons: la première, c'est que la pièce est très bien écrite et très dramatique; la seconde, c'est que l'exécution en est confiée à d'excellents artistes.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Loulou s'amuse à plonger dans un baquet d'eau une langouste que la bonne a rapportée vivante de la Halle.

—Tu sais bien, lui dit sa mère, que les langoustes ne vivent que dans l'eau salée.

—Ça ne fait rien, c'est pour "adoucir" ses derniers moments.

Réflexion d'un observateur à propos du dernier tirage des bons de l'Exposition:

—C'est mou! le nombre des gens qui vous disent: "Oh! moi je n'ai même pas vérifié mon numéro! A quoi bon! Je ne gagne jamais!"

Revue des Deux Mondes.

13, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er novembre 1900

I.—Les Tragédies du Glaive, singulière partie, par MM. Paul et Victor Margueritte.
II.—Le problème Chinois, par M. Pierre de Lanessan.
III.—Les Époques de la musique. La renaissance pour piano, par M. Camille Bellaigue.
IV.—Une visite à l'Etat indépendant du Congo, par M. le comte Charles-d'Ursel.
V.—Moineaux et charbons, par M. Raphaël-Georges Lévy.
VI.—L'Ecole de Trocadéro, par M. Maurice Talmeyr.
VII.—Revue scientifique. — Les monstres préhistoriques. — La physiologie, par M. A. Dastre.
VIII.—Chronique de la quinzaine. — Histoire politique, par M. Francis Charmes.
IX.—Histoire Bibliographique.

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

30 Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

DEUXIEME PARTIE.

CHRISTINE.

IX

LES TRIBULATIONS DE DOMINUS.

Suite.

Mais Christine, pétrifiée, ne bougeait pas.

—Entends tu, la Tine?..... Donne ça à Félicie.... tout de suite. Et poliment, encore. Tu vas les lui porter en disant: "Mademoiselle, voici quelque chose pour vous. Daignez l'accepter." Allons, et du vif!.... Elle t'attend....

Félicie s'était levée à ces paroles. Elle avait un sourire de gamine vicieuse à ses lèvres chlorotiques, une flamme méchante au fond de ses yeux chassieux.

Triomphante, elle se préparait à recevoir la soumission de Christine.

Pendant cette scène, l'Asticot, vautré sur la table, l'air avachi, ne soufflait mot.

Christine restait immobile et muette.

—Tu n'as pas compris!.... cria la Rouquine de son organe fêlé.... Ne fais pas la mafignole!.... Ton ami Gaspard n'est pas là pour te prendre sous son aile.... Allous! obéis ou sinon.... Elle mit ses deux poings menaçants sur le visage de la petite.

Celle-ci s'était redressée, dans un beau mouvement de révolte et d'orgueil.

Sa figure, soudain fière, n'eut aucune contraction d'épouvante devant les tenailles osseuses de la Rouquine.

A la force brutale s'opposait la frêle volonté de l'enfant poussée à bout — et qui ne tremblait pas.

—Obéis! répéta Véronique.

—Non! répondit fermement Christine en lançant dehors, par la porte entr'ouverte, les bonbons convoités par Félicie.

La Rouquine poussa un rugissement de lionne enragée.

—Je vas te démolir! clama-t-elle en secouant la fille du procureur.

Mais Achille, disposé à applaudir, dit tout à coup:

—Attention! voici Gaspard qui revient.

Instantanément, l'attitude de l'Asticot et de sa femme se modifia. La Rouquine se mit à balayer pour se donner une contenance; le directeur de l'Arène bourra sa pipe.

Mais, de son œil pénétrant, le Grêlé avait remarqué quelque chose.

—Qu'est ce qu'il y a encore? fit-il en entrant après avoir gravi d'un bond les trois marches donnant accès à la plateforme. Toujours du grabuge, par ici!.. Je parie qu'on fait des misères à ma pauvre monche....

Christine s'était réfugiée près de lui. Il était facile de lire, sur sa physionomie mobile, les traces d'une violente émotion.

Sans paraître entendre, Véronique balayait à tour de bras.

Gaspard l'apostrophia violemment et, sans égard pour les liens du sang qui l'unissaient à cette sœur dénaturée:

—Dis donc, punaise....!

Mais Achille lui coupa la parole:

—Hé! le beau-frère, n'ennuie pas ma femme! Parle lui poliment, nom d'un rognon de veau!

Cette interruption académique ramena le Grêlé à un sentiment plus réel de la correction de langage qu'on se doit en famille.

—C'est bon! on se calme.... Autrement, il y aurait de la casse.

Puis, s'adressant à Christine;

—Ils t'ont encore fait de la peine, hein!

—Oui, Gaspard.... M. le sergent m'avait donné le médaillon de maman et des bonbons. On m'a enlevé le médaillon et on voulait me prendre les bonbons pour les donner à Félicie.... Alors je les ai jetés dans la rue.

—Tu as rudement bien travaillé.... Vous n'êtes pas honteux, vous autres, d'être tout le temps à martyriser ce pauvre être? Rends-lui son médaillon, la Rouquine, il ne convient pas à ton genre de beauté.

—Allons, tais-toi, on ira m'amener ta sou jouou, fit Véronique grincheuse.

Et, en sparté, elle ajouta:

—Compte dessus, mon vieux, et bois de l'eau.

Passant à un autre ordre d'idées, le Grêlé demanda:

—Le sergent est donc venu tantôt, puisqu'il a donné des sucreries à Titine?

—Oui, répondit Achille sans empressement.

—Qu'est-ce qu'il dit de neuf?

—Oh! pas grand'chose... Sa proposition, une belle frime! Il a envie de nous monter la bringue sans donner un sou.

—Ah! bah!.... Dans ce cas, il faut garder la même.

—On verra.... J'ai rendez vous avec lui demain soir.

—Seul?

—Oui. Il ne veut avoir affaire qu'à moi. Il casquera, ou je ramènerai la Tine.

—Combien qu'il offre?

—Peuh! cinq cents francs....

Le Grêlé n'en crut rien. Il n'y avait pour lui qu'un seul moyen d'apprendre ce qui s'était passé en son absence: interroger Christine qui lui dirait toute la vérité.

Il la fit sortir, sous prétexte de la conduire à un comptoir de la fête où l'on mangeait en plein vent d'excellentes pommes de terre frites.

Achille et Véronique ne les virent point partir sans appréhension.

—Elle va jaser, dit la Rouquine. Le Grêlé saura tout.

—Ce n'est pas sûr, opina l'Asticot autant pour se rassurer lui-même que pour tranquilliser sa femme. La Tine n'a pas l'air de saisir grand'chose à la question de chiffres.

—Mais, dis donc, à propos, quel est ton plan en faisant croire au fraujin qu'il n'y a que cinq cents balles à toucher?

—Eh! il n'aura droit qu'à la moitié, parbleu! Il nous restera deux mille sept cent cinquante.

—Succès!....

L'Asticot frapra sur la table:

—Bonsoir de bonsoir! Il y a mieux que ça!.... Les trois mille sont à nous!....

—De quelle façon!.... Parle, mon homme parle vite....

—Je palpe la monnaie, je coince sur le sous oft, et je me trotte avec la miche.... Revenu ici, je dis à Gaspard qu'il n'y rien de fait.

—Chouette!.... mais m'dis toi du militaire. C'est un type d'attaque.

—Il ne mange pas le linge. Et puis, on a ses petits moyens.

—C'est égal, attention! Le laisser ne'plaisante pas....

—Oui, mais je me suis mis dans le plafond de ne pas céder la Tine.... Il y a encore de l'os à toucher avec elle du côté du procureur impérial. Il ne faut pas que ça passe au bleu. Le truc est trouvé.... Là dessus, verse-moi du vain.

Véronique obtempéra au désir de son seigneur et maître. Celui-ci but un verre, deux verres trois verres. Puis il sortit de sa poche un couteau à virole dont il vérifia le fil et la pointe. Puis encore, on entendit dans la voiture un grincement d'acier.

L'Asticot niguisait la lame sur un fleuret....

* *

—Voyons, petiote, raconte-moi tout, avait dit le Grêlé à Christine une fois dehors.

—Demain soir, je ne serai plus avec vous, Gaspard, répondit tristement la fillette. Cela me fait de la peine de vous quitter, mais je serai bien heureuse d'être loin de la méchante femme qui me bat, et d'aller retrouver maman....

Le Grêlé interrogea l'enfant sur ce qui s'était passé l'après-midi, et il apprit tout ce dont Achille avait convenu avec Dominus.

Il en conçut une colère violente

Ainsi son beau-frère, d'accord avec Véronique, cherchait encore à la rouler!

—Ça ne se passera pas comme ça! qut-il à part lui.

Et il se prozait de veiller au grain.

Ce jour-là, par une soirée tranquille, Dominus, vêtu d'habits bourgeois, se trouvait — heure militaire — à son poste d'attente.

L'endroit choisi pour le rendez-vous était encore désert.

Le sergent alluma un cigare et fit les cent pas pour tuer le temps, sur la route bordée de peupliers et de platanes plantés à intervalles réguliers.

Quelques minutes se passèrent ainsi. Le militaire les trouva longues.

—Il ne vient pas vite, pensa-t-il, Qu'y a-t-il donc?

Il consulta sa montre: elle marquait neuf heures quinze. C'est déjà un quart d'heure de retard.